

1

À Pinus-Ville

Au-dessus de mon lit, une simple phrase, imprimée sur un batik : « Nous mourrons sans une larme. » Ce sont les derniers mots de l'hymne du Biafra, cinq mots qui ne sont plus chantés depuis bien longtemps. Seuls peuvent s'en souvenir les rescapés de la tragédie, orphelins d'un pays qui a cessé d'exister. Cette phrase est ancrée en moi, comme un hommage à ce peuple, mon peuple, qui voulait s'affranchir de la tutelle du Nigeria, mais pour qui, face à cent vingt mille hommes en armes, la bataille était perdue d'avance. Après trente-deux mois de guerre, mon pays était à l'agonie.

Je suis née ibo, quelque part là-bas, en Afrique, un peu avant le début de la guerre. Mes parents m'ont offert la vie, mais, pendant des années, je ne connaîtrai ni la date ni le lieu exacts de ma naissance. Je ne saurai rien de ma famille.

Sans identité, mon enfance a traversé hôpitaux, camps de réfugiés et institutions. En Afrique, puis en France. Je suis orpheline et paralysée. De mes premières années de vie, mes souvenirs ne sont que des suppositions. Petit à petit, au fil des rencontres, je

reconstruis mon passé... Je veux vivre et me battre pour le retrouver, et comprendre.

Enfant, je me suis souvent entendu dire que l'endroit où l'on naît importe peu, que seule compte la manière dont on mène son existence. Ces quelques mots me dopaient, me faisaient oublier ma condition, la couleur de ma peau... Pendant peu de temps car me revenait vite en tête cette idée fixe : connaître l'endroit où je suis née. Cela me permettrait de remonter le cours du temps et de l'histoire. Cela m'aiderait à comprendre pourquoi et comment je suis arrivée ici, en France. Et puis, en pays ibo, on dit aussi que la vie ne commence pas au moment où l'on sort du ventre de sa mère, mais dès la conception, et que nous appartenons à la terre qui nous a mis au monde.

*

Au début de l'automne 1968, je dois avoir deux ans, peut-être trois. Les enfants sont si mal en point, physiquement et psychologiquement, que leur donner un âge relève de l'exploit. Je suis dans un hôpital de brousse. Comment suis-je arrivée là ? Où sont mes parents ? Un soir d'octobre, des sœurs sont venues nous chercher à la hâte... Nous allions pouvoir quitter le Biafra.

Une piste dans la brousse et dans la nuit moite. Le camion s'arrête, éteint ses feux, tout est noir. Les sœurs nous tiennent dans leurs bras et sursautent comme nous au bruit sec de la DCA. Avec mes petits compagnons d'infortune, nous sommes portés, poussés, tirés et entassés dans l'avion militaire. La peur et la fièvre nous empêchent de pleurer. La malnutrition et les

conditions de vol auront raison des plus faibles. Des enfants mourront à l'arrivée: la «cuillère de trop». Moi, je survis à la maladie, à la guerre, à l'évacuation.

Depuis plus d'un an, depuis que le colonel Ojukwu a proclamé l'indépendance de la République du Biafra, ce qui n'était au départ que des mesures policières s'est transformé en guerre civile. Le Gabon, qui reconnaît officiellement cette nouvelle République, accepte que les organismes caritatifs internationaux évacuent vers Libreville des enfants regroupés dans des centres de fortune. Et, dès le mois d'octobre, l'aéroport militaire de Libreville est le témoin d'étranges convois: des enfants au regard vide, accompagnés de religieuses, pour la plupart des Irlandaises du Saint-Rosaire. Ils viennent de quitter leur mère et se sont allongés à même le sol de la carlingue pour un vol censé les sauver. Les plus malades vont être pris en charge par la Croix-Rouge, les autres regroupés dans le centre professionnel d'apprentissage (CPA) de Sainte-Marie, qui allait devenir petit à petit un véritable internat.

Le camp de Sainte-Marie est un peu l'œuvre du père François Pinus. D'ailleurs, les Gabonais parlent plus spontanément de Pinus-Ville que de Sainte-Marie. François est arrivé au Gabon en 1960, pour enseigner les mathématiques. Une mission de deux ans qui s'achèvera bien des années plus tard. Le père Pinus n'est pas un prêtre comme les autres: la soutane, il ne la revêt que pour servir la messe, le reste du temps un pantalon de toile et une chemisette font l'affaire. Sa stature, son regard bleu acier, son dévouement forcent le respect. Ses jeunes élèves suivraient ce grand bonhomme au bout du monde. Quand la République du Gabon reconnaît celle

du Biafra et accepte de recevoir des enfants biafrais en danger, la Croix-Rouge gabonaise prend contact avec la communauté religieuse et les autorités civiles pour procéder à un état des lieux et des bonnes volontés. Le père Pinus, déjà responsable du centre d'apprentissage de Sainte-Marie, est chargé par Mgr Adam, évêque de Libreville, de mettre en place des lieux d'accueil dans les deux diocèses du Gabon. Pour François, ce n'est que la continuité de son engagement, de l'appel à la mission qui lui a été signifié le jour de sa première communion, en avril 1934. Il n'a jamais eu de doute sur cet appel du Seigneur, ce n'est pas aujourd'hui qu'il va commencer à s'interroger. Dès le lendemain, François se met au travail avec enthousiasme, fait appel à des volontaires, recrute parmi ses anciens élèves qui ne sauraient rien lui refuser... Les ateliers de menuiserie du centre travaillent jour et nuit pour fabriquer près d'un millier de lits. Il faut construire dortoirs, cuisines, sanitaires. Installer l'électricité et l'eau courante. En un temps record, et avec l'aide d'organismes caritatifs, le père Pinus transforme et aménage les locaux existants, construit les maisons des enfants et du personnel, crée une structure qui pourra durer au-delà de la guerre. Sainte-Marie et les enfants qu'il va accueillir deviennent sa raison de vivre.

En octobre 1968, tout est prêt pour recevoir les premiers petits réfugiés.

— Il est minuit, il faut y aller, l'avion doit arriver dans une heure. Sœur Bernadette, je vous embarque avec moi, nous ne serons pas trop de deux !

L'aéroport n'est qu'à une dizaine de kilomètres, mais la route a été endommagée par les derniers orages. La vieille camionnette s'élance, Bernadette se cramponne.

— Combien sont-ils ? Et dans quel état vont-ils nous arriver ?

— Je n'en sais rien, mais nous avons la force et la foi pour nous occuper d'eux...

— Mon Dieu, ces pauvres petits, ils doivent se sentir complètement perdus !

Quelques lumières à l'approche de l'aéroport. Les militaires contrôlent les papiers et informent le père Pinus qu'il peut se rendre jusqu'à la piste d'atterrissage.

La camionnette se gare sur le bas-côté, près d'une voiture officielle.

— Père Pinus ? L'avion est annoncé, il ne doit pas tarder. Nous nous occuperons des papiers pendant que vous réceptionnez les enfants.

François grille cigarette sur cigarette. Bernadette arpente le tarmac. Le bruit d'un moteur se fait entendre. L'avion apparaît au loin, se pose sur la piste, freine, approche, s'immobilise. La passerelle est mise en place, la porte de la carlingue s'ouvre...

François s'approche, fébrile, suivi d'une Bernadette murmurant : « Mon Dieu, mon Dieu ! »

Les enfants débarquent, assommés de fatigue, traînant les pieds, s'accrochant aux robes des sœurs. Pour les identifier, un sparadrap est collé sur leur front, avec un numéro, celui de leur dossier confié au personnel d'accompagnement biafrais. Ces identifications sommaires poseront bien des problèmes. De très jeunes enfants, ne sachant pas encore s'exprimer, perdront leur identité. Dans la précipitation de ces transferts, des dossiers s'évaporeront.

Sœur Bernadette s'installe à l'arrière de la camionnette avec la dizaine d'enfants accueillis ce jour-là. Elle leur donne un peu d'eau, leur parle doucement

et chantonne pour les rassurer. François reprend le volant et repart dans la nuit vers Sainte-Marie. Il est blême, il vient d'apprendre que deux enfants n'ont pas survécu au voyage, mais n'en dit rien à Bernadette.

— Ils ont peur, ces pauvres petits. Pourvu qu'ils puissent dormir...

— Ils sont si fatigués qu'ils vont tomber comme des masses. Dans moins d'une heure, ils seront au lit. Mon Dieu, nous ne sommes pas près d'oublier cette nuit ! Après, nous serons dans l'action, ce sera différent. Mais cette nuit, ça vous marque un homme. Et une sœur ! Allez, Bernadette, courage !

Comme bientôt des centaines d'autres petits réfugiés, je me retrouve au CPA de Sainte-Marie. Une enfant comme les autres. Enfin, pas tout à fait.

Pendant près de dix ans, ne sachant rien de mon identité, je vais croire que l'on m'a prénommée Mary en référence à notre camp. Un prénom très vite assorti d'un qualificatif : « La petite fille qui ne marche pas. »

Être l'unique enfant handicapé du camp, je ne vais pas tarder à m'en apercevoir, est un mal pour un bien. Un statut qui me vaudra quelques privilèges. Un grand mot quand on sait qu'il signifie « être dans les bras ». Mais être dans les bras de quelqu'un, en l'occurrence ceux de sœur Élisabeth, c'est être en contact, sentir la peau de l'autre, son odeur. C'est s'approprier mutuellement, créer des liens. Et, pour un enfant qui n'en a plus, c'est essentiel.

Je suis comme un petit animal. Je me traîne à même le sol et, dès que j'aperçois sœur Élisabeth, je m'agrippe à ses jambes et insiste pour trouver refuge dans ses bras. En ibo, je lui indique où je veux aller : *ebeahu*, « là-bas ». Parfois, un jeu s'instaure entre nous :

quand elle arrive au camp, elle fait mine de ne pas me voir et les autres enfants se mettent alors à crier : « Mary, *ebeahu* ! » Sœur Élisabeth ne peut résister : elle me soulève et me serre contre elle.

Élisabeth est arrivée à Sainte-Marie depuis peu, quittant le climat humide du bocage normand pour ce qu'elle appelle le sauna africain. Elle s'est adaptée, tamponnant de son mouchoir blanc la sueur qui perle à la base de son voile. On l'a prévenue : garder une certaine distance, ne pas s'attacher aux enfants, se contenter de les éduquer, leur apprendre les gestes élémentaires... Mais Élisabeth, elle aussi, est une enfant de la guerre, confrontée à la souffrance des années 1940. Confrontée aussi à la mort... À l'âge de cinq ans, elle perd sa petite sœur que le médecin ne peut sauver, faute d'antibiotiques. Personne ne lui explique le drame, ne met de mots sur cette disparition. Les parents taisent leur douleur, la mort de la fillette devient un sujet tabou – ne plus en parler, jamais... Sa sœur lui manque et la fratrie de huit enfants ne parvient pas à combler cette absence. Quant à la foi, elle dit l'avoir sucée avec le lait maternel. Après la guerre, à douze ans, elle entre en pension dans un institut religieux de Sées, dans l'Orne. Elle rêve d'être institutrice. Une vocation, comme la vocation religieuse, qui lui vient à la fin de ses études secondaires. Elle quitte alors le pensionnat pour entrer directement à la communauté, dans les mêmes bâtiments. La même ville, le même environnement, aucune véritable expérience de la vie... Après son noviciat, Élisabeth part pour Caen où elle commence à enseigner. Enfin, elle a le sentiment d'entrer dans la vie, d'agir, d'être utile. Avec enthousiasme, elle transmet à son tour ce qu'elle a appris. Mais elle souffre toujours

d'un manque : sa sœur. Elle la sent près d'elle mais ne peut la voir, la toucher. Elle est comme amputée d'une partie d'elle-même. Sa sœur, c'est le « membre fantôme », celui que l'on n'a plus mais qui est toujours là, dans la tête. Une thérapie lui apporte quelque réconfort et met en évidence son besoin de servir encore plus, d'être plus présente, plus dévouée. Ici ou ailleurs. Ici, rien ne la retient, alors pourquoi pas ailleurs ? Dans une revue missionnaire, en lisant que des enfants bïafrais, réfugiés au Gabon, ont besoin de personnes pour les aider simplement à reprendre goût à la vie, une évidence s'impose : c'est là-bas qu'elle doit aller.

Ici, à Libreville, son engagement dépasse le cadre qui lui a été fixé. Ces enfants sont un peu ceux qu'elle n'aura jamais. Avec eux, elle retrouve aussi des gestes et des jeux oubliés. Ceux qu'elle partageait il y a bien longtemps avec sa petite sœur. Elle est là pour les aider, les aimer, leur permettre, comme on le lui a permis, de démarrer une nouvelle vie.

Au camp, les autres enfants adoptent un comportement différent avec moi. Inconsciemment, comme s'ils s'étaient donné le mot. Ils me baladent accrochée à leur dos, à l'africaine, et semblent accepter mes ordres de bon gré. Il faut dire que les cris que je pousse quand je les vois s'amuser sans moi convaincraient un sourd de venir me chercher. Très vite, comme tout le personnel, ils comprennent que mon handicap ne m'empêche pas d'avoir du tempérament. Quand, au cours des repas, je ne termine pas mon assiette, ils attendent que, d'un geste autoritaire, je leur intime l'ordre de s'aligner, « *line !* », comme j'ai entendu dire les institutrices. Et ils s'exécutent sagement, s'agglutinant les uns derrière les autres dans une file impeccable. Au milieu

du réfectoire, royalement assise sur ma petite chaise en bois, telle une princesse devant ses sujets, je distribue à chacun ce qui lui revient.

Je comprends aujourd'hui que je dois d'être en vie à ce tempérament de meneuse, ce sacré – pour ne pas dire sale – caractère, cette incroyable envie de vivre, coûte que coûte.

À Sainte-Marie, l'organisation est irréprochable et l'ordre de rigueur. À la lisière du village, des constructions de bois aux toits de tôle ondulée, très ouvertes sur la brousse qui nous entoure. Une cour bétonnée pour éviter que les orages quotidiens ne transforment notre terrain de jeux en champ de boue. Les « maisons des enfants » de différentes couleurs, portant toutes un nom ibo...

Les responsables sont français et irlandais, mais ce sont les Biafraises qui « tiennent » le camp. Pour préserver nos liens avec nos familles et notre langue natale, le père Pinus a eu l'idée de recruter des enseignantes et des infirmières originaires de notre pays. Elles s'occupent de nous comme l'auraient fait nos mères. À l'école, à l'infirmerie, au réfectoire, elles sont là pour que nous ne perdions rien de notre culture. Et le soir, pour nous endormir, elles chantonnent « *okwuru ka obuchaa la*¹ » ou nous racontent les contes de notre pays.

Devenue adulte, il m'arrive encore de me plonger dans ces histoires qui ont bercé mon enfance. J'aime-toujours autant celle de la tortue dont je ne retenais

1. « Mets-toi debout, comme si tu étais déjà adulte » (chanson traditionnelle ibo).

que la ruse et la débrouillardise. Aujourd'hui, je m'aperçois qu'elle était tout aussi égoïste, vaniteuse, cupide, cruelle, mégalo... Preuve que les contes ne s'adressent pas qu'aux enfants et en disent beaucoup plus long qu'il n'y paraît. Celle qui, dans une histoire, a choisi de s'appeler « Vous-tous », représente finalement « Monsieur Tout-le-monde ». Au travers de ses qualités et de ses nombreux défauts, elle nous renvoie à notre humanité peu glorieuse. Quand la nostalgie, le doute, la crainte ou la tristesse m'envahissent, je relis aussi celle de la goutte de lait à partir de laquelle le monde aurait été créé. Elle m'apaise, m'aide à m'endormir et à chasser mes cauchemars, comme lorsque j'étais petite.

Pour le moment, dans ce camp du Gabon, je suis de toutes les aventures, à califourchon sur le dos des plus grands. Qu'ils jouent à cache-cache et je fais silence en serrant très fort mon « porteur » ; qu'ils fassent une partie de foot et, tressautant au rythme du jeu, je les encourage en hurlant. Il n'y a qu'à la douche que je ne peux les accompagner. Alors, pour éviter la colère qui m'habite quand ils me délaissent, les sœurs sortent une grande bassine d'eau dans la cour : quand je me crois seule, alors que l'on me surveille de loin, j'avance sur les mains et, en rampant, je n'ai besoin de personne pour aller m'y baigner. Malgré mon jeune âge, je fréquente aussi l'école. Assidûment, au même rythme que les autres enfants. C'est un moyen de m'avoir à l'œil. On m'installe dans un coin, j'écoute les leçons en ibo ou les rudiments de français qu'essaie de nous inculquer sœur Élisabeth. Je ne dois pas comprendre grand-chose, mais j'emmagasine... Ensuite, pendant que je teste les crayons de couleur, d'autres enfants

dessinent: des avions, des armes, des drapeaux, des soldats et le colonel Ojukwu...

Certes, nous n'avons pas nos parents près de nous, nous ne savons même pas si nous les avons encore, souvent nous nous sentons seuls et abandonnés, mais nous sommes très entourés.

Je n'ai évidemment pas la notion des choses, je ne comprends pas ce qui se passe autour de moi, je crois que ma vie est la vie. La même pour tous les enfants du monde. Alors que... Pendant que mes jours s'écoulent, plutôt tranquillement, à Sainte-Marie, la population civile du Nigeria, mes parents peut-être, n'a d'autre choix que de soutenir le gouvernement biafrais et de se déplacer de camp de réfugiés en camp de réfugiés. Le blocus terrestre et maritime de la poche biafraise, où sont coincées des millions de personnes sur quelques milliers de kilomètres carrés, entraîne une terrible famine. Près de deux millions d'êtres humains vont mourir de faim, de soif et d'épidémies. La médiatisation de cette guerre – et de ses conséquences – se met en place. La presse et la télévision livrent au monde entier des images insupportables que tous gardent en mémoire. La vision terrifiante d'enfants squelettiques et agonisants. Leurs mères ne peuvent plus les allaiter ! Faute de ne pouvoir s'alimenter elles-mêmes, leur lait s'est tari et la malnutrition fait son œuvre: évincés du sein maternel, ces bébés développent des œdèmes dont la manifestation la plus choquante est ce gros ventre... Des femmes, des hommes n'ayant plus la force de marcher parviennent encore à se livrer à quelques reporters-photographes venus d'ailleurs. La seule façon d'être encore reliés au monde. Les consciences s'affolent et un élan humanitaire international se

déclenche. Face au spectre du génocide, l'émotion gagne peu à peu.

Les médecins de Sainte-Marie diagnostiquent rapidement le mal qui m'affecte et qui n'a pas été décelé au Biafra : la poliomyélite. Un handicap qui perturbe le père Pinus à l'approche de l'évacuation du camp.

— Qu'allons-nous faire de cette enfant ? Elle ne pourra pas être soignée au Biafra. L'y renvoyer serait la condamner.

— J'ai des contacts en France, lui répond sœur Élisabeth. Je connais quelqu'un à l'institut orthopédique de Juvigny-sous-Andaine, en Normandie. Je vais tout mettre en œuvre pour qu'on puisse l'y accueillir.

À l'approche de Noël, il reste environ trois cents enfants au centre. Plus précisément, trois cent un enfants et moi. Le père Pinus a reçu mon laissez-passer signé de la main du vice-consul de France à Libreville. Sous le numéro 13/70, mon nom est inscrit, Ubanatu, le lieu et la date supposés de ma naissance, Onitsha, 1966, ainsi que ma taille, la couleur de mes yeux, bruns, et un signe particulier : paralysée des deux jambes. Ce laissez-passer est valable « pour la France », et ce jusqu'à « la fin des soins médicaux ».

Nos départs sont prévus entre le 17 et le 24 décembre 1970. Le père Pinus, humble « chef d'orchestre » du camp, est attristé. Une page de sa vie se tourne.

— Je ne pourrai jamais oublier ces gosses, démolis par cette guerre lourde de conséquences. Même si, dans l'ensemble, ils se portent bien, tous n'ont pas retrouvé les réflexes naturels de défense en cas de danger. Vous avez vu ce petit, hier, qui en tombant s'est cassé le bras ? Que Dieu leur vienne en aide car,

maintenant, je ne peux plus faire grand-chose. Et ça me démolit !

Moi, je ne comprends pas l'effervescence qui règne ici. Trop petite. Mais je suis comme une éponge, j'absorbe tout : l'angoisse, la tristesse, la peur, l'énerve-ment... J'observe aussi, et je lis ces mêmes sentiments sur le visage de ceux qui m'entourent. On m'a dit que j'allais partir pour la France le 27 décembre. La France, pour moi, ça n'évoque rien ; quant à la date, je n'ai pas encore la notion du temps... Mon départ a été décidé dans l'urgence, pour plusieurs raisons : une famille d'origine non identifiée, un centre d'accueil qui n'a que de vagues renseignements sur mon identité, une maladie qui les inquiète, la fermeture précipitée de Sainte-Marie. Ce qui est sûr, c'est que, depuis le début des recherches pour retrouver nos familles, je n'ai jamais été officiellement réclamée. Alors, pourquoi se soucier encore de mon identité ? Je vais quitter le sol gabonais comme j'y suis arrivée, avec Mary pour unique prénom. Je serai l'orpheline biafraise « qui ne marche pas ». Une page de ma vie, une partie de mon histoire va, elle aussi, être orpheline.

Les sœurs ont regroupé les enfants par ordre de taille, elles courent d'un groupe à l'autre et autour de moi, déplaçant des nuages de poussière. Pour m'abriter du soleil, on m'a installée au pied du gros manguier en fleur, dans la cour. Les mains sur le sol, je me suis reculée pour prendre appui sur l'écorce de son tronc lisse et gris. Il fait très chaud, personne ne semble disposé à s'occuper de moi, je m'énerve. Je vois mes petits camarades, ceux qui ont été recherchés, attendus, retrouvés, s'éloigner avec, dans les yeux, cette

fierté d'être aimés. Je vais bientôt me retrouver seule et pour longtemps. Je le sens. Comme je sens un picotement soudain, annonciateur de larmes. Je pleure en silence, sous mon arbre... Pourquoi n'ont-ils pas retrouvé mes parents ? Je suis pourtant bien arrivée avec des papiers ! Je les ai sans doute perdus au moment de mon départ d'Uli pour Libreville... Je me sens abandonnée, ignorée, perdue, et mes larmes continuent de couler.

Je pleure de me retrouver prise dans l'imbroglio d'une histoire qui tourmente les nuits du père Pinus. Les dessous d'une affaire qui, en réalité, est bien plus simple qu'il n'y paraît. Mon cas, comme des centaines d'autres en suspens, doit tout simplement être expédié au plus vite pour des raisons de logistique... Mais pas uniquement. Ma maladie a constitué un motif suffisamment sérieux pour que les responsables de Sainte-Marie exercent une pression sur les autorités afin que je ne sois pas rapatriée dans mon pays d'origine où, logiquement, j'aurais dû retourner. Dans une situation normale, à défaut de handicap, on aurait retrouvé des membres de ma famille grâce au recoupement de mon nom et de mon âge, ou bien l'on m'aurait placée dans un orphelinat. J'aurais pu aussi être adoptée par une famille gabonaise...

La solution du transfert en Europe est donc pour l'heure un pis-aller. Elle est, en tout cas, la plus adaptée.

En attendant mon départ, je demeure là, prostrée sous l'arbre ou dans la maison des petits. L'agitation est retombée, je suis terrorisée par le vide qui lui succède. Les cris des enfants, les rires, le bruit des ballons se sont tus. Seul persiste le souffle de l'harmattan qui fait bruisser les feuilles. Ce vent

dévastateur, les Africains le surnomment « bon docteur » car il assèche l'humidité de l'air, mais il peut aussi anéantir les cultures et les troupeaux, éparpillant dans sa course le sable qu'il a volé au désert. Il tourne autour de moi, m'enveloppe de poussière, répand sa grisaille, transforme le soleil en lune... Je suis pétrifiée à l'idée de me retrouver ailleurs, sans lui. Pour me rassurer, les infirmières me disent que d'autres gens m'attendent « là-bas ». Mais elles ne font qu'attiser mon angoisse. Qui sont ces « autres » ? Et où m'attendent-ils ?

Une fois de plus, je me sens perdue, pas vraiment abandonnée mais délaissée, comme un paquet qu'on pose le temps de régler les urgences et qu'on viendra rechercher plus tard. Un paquet qui peut attendre, un colis sans trop d'importance.

Mais soudain, une petite lumière clignote dans ma tête : où que je parte, une personne saura me retrouver : sœur Élisabeth, ma Sita.

Quelques mois auparavant, elle est venue me prendre dans ses bras avant de repartir pour la France. Je me souviens de ses câlins, de sa voix douce qui m'a dit :

— Je te laisse, mais je ne t'abandonne pas. Je m'occupe de toi, pour que tu sois soignée en France. Et, là-bas, je serai là. Pour toi. Ne t'inquiète pas, on se reverra. Je suis obligée de partir, mais je t'emporte dans mon cœur.

Mon visage s'éclaire. Je souris. Je vais revoir Sita.

Mais je n'ai plus le temps de penser, tout va très vite. On s'affaire autour de moi, on prépare un maigre baluchon et une femme me tend les bras : Marie-Claude, une bénévole qui rentre en France, se charge de m'emmener.

Notre voiture déglinguée file sur la piste défoncée. Dans la fraîcheur de la nuit, des lumières clignotent par endroits, des ombres apparaissent, puis s'évanouissent... Lovée contre Marie-Claude, en sécurité, je m'endors malgré les cahots de la route.